

c'est vous qui êtes les vainqueurs du monde ; et voilà qu'on met à vos pieds les dépouilles du monde vaincu, ainsi qu'un trophée magnifique qu'on érige à votre victoire. D'où vient à ces nouveaux chrétiens un si grand mépris des richesses, sinon qu'ils commencent à se revêtir de l'esprit du christianisme, et que l'idée des biens éternels leur ôte l'estime des biens périssables ? C'était la première maxime, mépriser les présents du monde.

Je vois que vous admirez ces grands hommes, vous êtes étonnés de leur fermeté ; toutefois tout ce que j'ai dit n'est qu'un faible commencement : nos braves et invincibles lutteurs ne sont pas entrés au combat ; ils n'ont fait encore que se dépouiller, quand ils ont quitté leurs richesses : ils vont commencer à venir aux prises, en attaquant la haine du monde. C'est ici qu'il faut avoir les yeux attentifs.

Certainement, chrétiens, c'était une étrange résolution que de prêcher le nom de Jésus dans la ville de Jérusalem. Il n'y avait que cinquante jours que tout le monde criait contre lui : « Qu'on l'ôte, qu'on l'ôte, qu'on le crucifie ! » Cette haine cruelle et envenimée vivait encore dans le cœur des peuples : prononcer seulement son nom, c'était choquer toutes les oreilles ; le louer, c'était un blasphème : mais publier qu'il est le Messie, prêcher sa glorieuse résurrection, n'était-ce pas porter les esprits jusqu'à la dernière fureur ? Tout cela n'arrête pas les apôtres : Oui, nous vous prêchons, disaient-ils, « et que toute la maison d'Israël le sache, que le Dieu de nos pères a ressuscité et a fait asseoir à sa droite ce Jésus que vous avez mis en croix ». Et parce qu'ils avaient cru s'excuser de la mort de cet innocent en le livrant aux mains de Pilate, ils ne leur dissimulent pas que cette excuse augmente leur faute. « Car Pilate, disent-ils, a voulu le sauver, et c'est vous qui l'avez perdu ». Et voyez comme ils exagèrent leur crime : « Vous avez renié le Saint et le Juste, et vous avez demandé la grâce d'un voleur et d'un meurtrier, et vous avez fait mourir l'auteur de la vie ». Est-il rien de plus véhément pour confondre leur ingratitude, que de leur mettre devant les yeux toute l'horreur de cette injustice, d'avoir conservé la vie à celui qui l'ôtait aux autres par ses homicides, et tout ensemble de l'avoir ôtée à celui qui la donnait par sa grâce ? et pendant qu'ils disaient ces choses, combien voyaient-ils d'hommes irrités dont la rage frémissait contre eux !

<sup>1</sup> Joan. XIX, 15.

<sup>2</sup> Act. II, 36.

<sup>3</sup> Ibid. III, 13.

<sup>4</sup> Ibid. IV, 15.

Mais ces grandes âmes ne s'étonnaient pas ; et c'était une des maximes de l'esprit qui les possédait, de ne pas craindre de déplaire aux hommes.

Passons maintenant plus avant, et voyons leur vaincre les menaces de ceux dont ils ont méprisé la haine ; c'est la dernière maxime. On les prend, on les emprisonne, on les fouette inhumainement ; « on leur ordonne, sous de grandes peines, de ne plus prêcher en ce nom, » *in nomine hoc* : car, messieurs, c'est ainsi qu'ils parlent ; en ce nom odieux au monde, et qu'ils craignent de prononcer : tant ils l'ont en exécration ! A cela que répondent les apôtres ? Une parole toute généreuse : *Non possumus* : « Nous ne pouvons pas, nous ne pouvons pas nous taire des choses dont nous sommes témoins oculaires. » Et remarquez ici, chrétiens, qu'ils ne disent point : Nous ne voulons pas ; car ils sembleraient donner espérance qu'on pourrait changer leur résolution : mais de peur qu'on attende d'eux quelque chose indigne de leur ministère, ils disent tous d'une même voix : Ne tentez pas l'impossible ; *Non possumus* : « Nous ne pouvons pas. » C'est ce qui confond leurs juges iniques.

C'est ici que ces innocents font le procès à leurs propres juges, qu'ils effrayent ceux qui les menacent, et qu'ils abattent ceux qui les frappent : car écoutez ces juges iniques, et voyez comme ils parlent entre eux dans leur criminelle assemblée. *Quid faciemus hominibus istis* ? « Que pouvons-nous faire à ces hommes ? » Voici un spectacle digne de vos yeux : dès la première prédication, trois mille hommes viennent aux apôtres ; et touchés de pénitence, leur disent : « Nos chers frères, que ferons-nous ? » *Quid faciemus, viri fratres* ? D'autre part, les princes des prêtres, les scribes et les pharisiens les appellent à leur tribunal ; là, étonnés de leur fermeté, et ne sachant que résoudre, ils disent : « Que ferons-nous à ces hommes ? » *Quid faciemus hominibus istis* ? Ceux qui croient et ceux qui contredisent, tous deux disent : « Que ferons-nous ? » mais avec des sentiments opposés : les uns par obéissance, et les autres par désespoir ; les uns le disent pour subir la loi, et les autres le disent de rage de ne pouvoir pas la donner. Avez-vous jamais entendu une victoire plus glorieuse ? Il n'y a que deux sortes d'hommes dans la ville de Jérusalem ; dont les uns croient, les autres résistent : ceux-là suivent les apôtres et s'abandonnent à leur conduite : Nos frères, que ferons-nous ? ordonnez ; et ceux même qui les contredisent, et qui veu-

<sup>1</sup> Act. IV, 17.

<sup>2</sup> Ibid. 30.

<sup>3</sup> Ibid. IV, 16.

<sup>4</sup> Ibid. II, 37.

lent les exterminer, ne savent néanmoins que leur faire : Que ferons-nous à ces hommes ? Ne voyez-vous pas qu'ils jettent leurs biens, et qu'ils sont prêts de donner leurs âmes ? les promesses ne les gagnent pas, les injures ne les troublent pas, les menaces les encouragent, les supplices les réjouissent : *Quid faciemus* ? « Que leur ferons-nous ? » O Église de Jésus-Christ, je n'ai plus de peine à comprendre que les tiens, en prêchant, en souffrant, en mourant, couvriront les tyrans de honte, et qu'un jour ta patience forcera le monde à changer les lois qui te condamnaient ; puisque je vois que dès ta naissance tu confonds déjà tous les magistrats et toutes les puissances de Jérusalem par la seule fermeté de cette parole : *Non possumus* : « Nous ne pouvons pas. »

Mais, saints disciples de Jésus-Christ, quelle est cette nouvelle impuissance ? Vous trembliez en ces derniers jours, et le plus hardi de la troupe a renié lâchement son maître ; et vous dites maintenant : Nous ne pouvons pas. Et pourquoi ne pouvez-vous pas ? C'est que les choses ont été changées ; un feu céleste est tombé sur nous, une loi a été écrite en nos cœurs, un Esprit tout-puissant nous presse : charmés de ses attrait infinis, nous nous sommes imposé nous-mêmes une bienheureuse nécessité d'aimer Jésus-Christ plus que notre vie ; c'est pourquoi nous ne pouvons plus obéir au monde : nous pouvons souffrir, nous pouvons mourir ; mais nous ne pouvons pas trahir l'Évangile, et dissimuler ce que nous savons : *Non possumus ea quæ vidimus et audivimus non loqui* .

Voilà, messieurs, quels étaient nos pères ; tel est l'esprit du christianisme, esprit de fermeté et de résistance, qui se met au-dessus des présents du monde, au-dessus de sa haine la plus animée, au-dessus de ses menaces les plus terribles : c'est par cet esprit généreux que l'Église a été fondée ; c'est dans cet esprit qu'elle s'est nourrie : chrétiens, ne l'éteignez pas : *Spiritum nolite extinguere*. Quand on tâche de nous détourner de la droite voie du salut, quand le monde nous veut corrompre par ses dangereuses faveurs, et par le poison de sa complaisance, pourquoi n'osons-nous résister ? Si nous nous vantons d'être chrétiens, pourquoi craignons-nous de déplaire aux hommes ? et que ne disons-nous avec les apôtres ce généreux « Nous ne pouvons pas ? » Mais l'usage de cette parole ne se trouve plus parmi nous : il n'est rien que nous ne puissions pour satisfaire notre ambition et nos passions déréglées. Ne faut-il que trahir notre conscience, ne faut-il qu'abandonner nos amis, ne

<sup>1</sup> Act. IV, 20.

faut-il que violer les plus saints devoirs que la religion nous impose, *Possumus*, nous le pouvons ; nous pouvons tout pour notre fortune, nous pouvons tout pour nous agrandir : mais s'il faut servir Jésus-Christ, s'il faut nous résoudre de nous séparer de ces objets qui nous plaisent trop, s'il faut rompre ces attachements et briser ces liens trop doux ; c'est alors que nous commençons de ne rien pouvoir : *Non possumus* : « Nous ne pouvons pas. » Que sert donc de dire aujourd'hui à la plupart de mes auditeurs : « N'éteignez pas l'esprit de la grâce ? » Il est éteint, il n'y en a plus ; cet esprit de fermeté chrétienne ne se trouve plus dans le monde : c'est pourquoi les vices ne sont pas repris ; ils triomphent, tout leur applaudit : et de ce grand feu du christianisme, qui autrefois a embrasé tout le monde, à peine en reste-t-il quelques étincelles. Tâchons donc de les rallumer en nous-mêmes, ces étincelles à demi éteintes et ensevelies sous la cendre.

Chrétiens, quoi qu'on nous propose, soyons fermes en Jésus-Christ, et dans les maximes de son Évangile. Pourquoi veut-on vous intimider par la perte des biens du monde ? Tertullien a dit un beau mot, que je vous prie d'imprimer dans votre mémoire : *Non admittit status fidei necessitates* : « La foi ne connaît point de nécessités. » Vous perdrez ce que vous aimez. Est-il nécessaire que je le possède ? Votre procédé déplaira aux hommes. Est-il nécessaire que je leur plaise ? Votre fortune sera ruinée. Est-il nécessaire que je la conserve ? Et quand notre vie même serait en péril ; mais l'infinie bonté de mon Dieu n'expose pas notre lâcheté à des épreuves si difficiles : quand notre vie même serait en péril, je vous le dis encore une fois, la foi ne connaît point de nécessités ; il n'est pas même nécessaire que vous viviez ; mais il est nécessaire que vous serviez Dieu : et quoi qu'on fasse, quoi qu'on entreprenne, que l'on tonne, que l'on foudroie, que l'on mêle le ciel avec la terre, toujours sera-t-il véritable qu'il ne peut jamais y avoir aucune nécessité de pécher ; « puisqu'il n'y a parmi les fidèles qu'une seule nécessité, qui est celle de ne pécher pas : » *Nulla est necessitas delinquendi, quibus una est necessitas non delinquendi* . Méditons ces fortes maximes de l'Évangile de Jésus-Christ ; mais ne songeons pas tellement à la fermeté chrétienne, que nous oublions les tendresses de la charité fraternelle qui est la seconde partie de l'esprit du christianisme.

#### SECOND POINT.

Il pourrait sembler, chrétiens, que l'esprit du

<sup>1</sup> De Cor. n° II.

<sup>2</sup> Ibid.

christianisme, en rendant nos pères plus forts, les aurait en même temps rendus moins sensibles, et que la fermeté de leur âme aurait diminué quelque chose de la tendresse de leur charité. Car soit que ces deux qualités, je veux dire la douceur et le grand courage, dépendent de complexions différentes, soit que ces hommes nourris aux alarmes, étant accoutumés de longtemps à n'être pas alarmés de leurs périls, ni abattus de leurs propres maux, ne puissent pas être aisément émus de tous les autres objets qui les frappent; nous voyons assez ordinairement que ces forts et ces intrépides prennent dans les hasards de la guerre je ne sais quoi de moins doux et de moins sensible, pour ne pas dire de plus dur et de plus rigoureux.

Mais il n'en est pas de la sorte de nos généreux chrétiens : ils sont fermes contre les périls, mais ils sont tendres à aimer leurs frères; et l'Esprit tout-puissant qui les pousse, sait bien le secret d'accorder de plus opposées contrariétés. C'est pourquoi nous lisons dans les Écritures que le Saint-Esprit forme les fidèles de deux matières bien différentes. Premièrement il les fait d'une matière molle, quand il dit par la bouche d'Ézéchiël : *Dabo vobis cor carneum*<sup>1</sup> : « Je vous donnerai un cœur de chair; » et il les fait aussi de fer et d'airain, quand il dit à Jérémie : « Je t'ai mis comme une colonne de fer et comme une muraille d'airain : » *Dedi te in columnam ferream et in murum æreum*<sup>2</sup>. Qui ne voit qu'il les fait d'airain, pour résister à tous les périls; et qu'en même temps il les fait de chair pour être attendris par la charité? Et de même que ce feu terrestre partage tellement sa vertu qu'il y a des choses qu'il fait plus fermes, et qu'il y en a d'autres qu'il rend plus molles; il en est à peu près de même de ce feu spirituel qui tombe aujourd'hui. Il affermit et il amollit, mais d'une façon extraordinaire; puisque ce sont les mêmes cœurs des disciples, qui semblent être des cœurs de diamant par leur fermeté invincible, qui deviennent des cœurs humains et des cœurs de chair par la charité fraternelle. C'est l'effet de ce feu céleste, qui se repose aujourd'hui sur eux. Il amollit les cœurs des fidèles, il les a, pour ainsi dire, fondus : il les a saintement mêlés; et les faisant couler les uns dans les autres, par la communication de la charité, il a composé de ce beau mélange cette merveilleuse unité de cœur, qui nous est représentée dans les Actes en ces mots : *Multitudinis autem credentium erat cor unum et anima una*<sup>3</sup> : « Dans toute la société des fidèles

<sup>1</sup> Ezech. xxxvi, 26.

<sup>2</sup> Jerem. i, 18.

<sup>3</sup> Act. iv, 32.

« il n'y avait qu'un cœur et une âme : » c'est ce qu'il nous faut expliquer.

Je pourrais développer en ce lieu les principes très-relevés de cette belle théologie qui nous enseigne que le Saint-Esprit étant le lien éternel du Père et du Fils, c'est à lui qu'il appartenait d'être le lien de tous les fidèles; et qu'ayant une force d'unir infinie, il les a unis en effet d'une manière encore plus étroite que n'est celle qui assemble les parties du corps. Mais supposant ces vérités saintes, et ne voulant pas entrer aujourd'hui dans cette haute théologie, je me réduis à vous proposer une maxime très-fructueuse de la charité chrétienne, qui résulte de cette doctrine : c'est qu'étant persuadés par les Écritures que nous ne sommes qu'un même corps par la charité, nous devons nous regarder, non pas en nous-mêmes, mais dans l'unité de ce corps, et diriger par cette pensée toute notre conduite à l'égard des autres. Expliquons ceci plus distinctement, par l'exemple de cette Église naissante qui fait le sujet de tout mon discours.

Je remarque donc dans les Actes, où son histoire nous est rapportée, deux espèces de multitude. Quand le Saint-Esprit descendit, il se fit premièrement une multitude assemblée par le bruit et par le tumulte. On entend du bruit, on s'assemble; mais quelle est cette multitude? Voici comme l'appelle le texte sacré, « une multitude confuse : » *Convenit multitudo et mente confusa est*<sup>1</sup>. Toutes les pensées y sont différentes; les uns disent : « Qu'est-ce que ceci? les autres en font une raillerie : Ils sont ivres, » ils ne le sont pas; voilà une multitude confuse. Mais je vois, quelque temps après, une multitude bien autre, une multitude tranquille, une multitude ordonnée, où tout conspire au même dessein, « où il n'y a qu'un cœur et qu'une âme : » *Multitudinis credentium erat cor unum et anima una*. D'où vient, mes sœurs, cette différence? C'est que, dans cette première assemblée, chacun se regarde en lui-même et prend ses pensées ainsi qu'il lui plaît, suivant les mouvements dont il est poussé : de là vient qu'elles sont diverses, et il se fait une multitude confuse, multitude tumultueuse. Mais dans cette multitude des nouveaux croyants nul ne se regarde comme détaché, on se considère comme dans le corps où l'on se trouve avec les autres; on prend un esprit de société, esprit de concorde et de paix : et c'est l'esprit du christianisme qui fait une multitude ordonnée, où il n'y a qu'un cœur et une âme.

Qui pourrait vous dire, mes sœurs, le nombre

<sup>1</sup> Act. ii, 6, 12, 13.

infini d'effets admirables que produit cette belle considération par laquelle nous nous regardons, non pas en nous-mêmes, mais en l'unité de l'Église? Mais parmi tant de grands effets, je vous prie, retenez-en deux, qui feront le fruit de cet entretien : c'est qu'elle exterminera deux vices, qui sont les deux pestes du christianisme, l'envie et la dureté : l'envie, qui se fâche du bien des autres; la dureté, qui est insensible à leurs maux; l'envie, qui nous pousse à ruiner nos frères, et l'esprit d'intérêt, qui nous rend coupables de la misère qu'ils souffrent par un refus cruel.

Et premièrement, chrétiens, la malignité de l'envie n'est pas capable de troubler les âmes qui savent bien se considérer dans cette unité de l'Église; et la raison en est évidente : car l'envie ne naît en nos cœurs que du sentiment de notre indigence, lorsque nous voyons dans les autres ce que nous croyons qui nous manque. Or si nous voulons nous considérer dans cette unité de l'Église, il ne reste plus d'indigence; nous nous y trouvons infiniment riches, par conséquent l'envie est éteinte. Celle-là, dites-vous, a de grandes grâces; elle a des talents extraordinaires pour la conduite spirituelle : la nature qui s'en inquiète, croit que son éclat diminue le nôtre; quels remèdes contre ces pensées qui attaquent quelquefois les meilleures âmes? Ne vous regardez pas en vous-même, c'est là que vous vous trouverez indigente : ne vous comparez pas avec les autres, c'est là que vous verrez l'inégalité; mais regardez, et vous et les autres dans l'unité du corps de l'Église : tout est à vous dans cette unité, et par la fraternité chrétienne tous les biens sont communs entre les fidèles. C'est ce que j'apprends de saint Augustin par ces excellentes paroles : Mes frères, dit-il, ne vous plaignez pas s'il y a des dons qui vous manquent; « aimez seulement l'unité, et les autres ne les auront que pour vous : » *Si amas unitatem, etiam tibi habet quisquis in illa habet aliquid*<sup>1</sup>. Si la main avait son sentiment propre, elle se réjouirait de ce que l'œil l'éclaire, parce qu'il éclaire pour tout le corps; et l'œil n'envierait pas à la main ni sa force, ni son adresse, qui le sauve lui-même en tant de rencontres. Voyez les apôtres du Fils de Dieu : autrefois ils étaient toujours en querelle au sujet de la primauté; mais depuis que le Saint-Esprit les a faits un cœur et une âme, ils ne sont plus jaloux ni contentieux. Ils croient tous parler par saint Pierre, ils croient présider avec lui; et si son ombre guérit les malades, toute l'Église prend part à ce don et s'en glorifie en Notre-Seigneur. Ainsi, mes frères, dit saint Augustin, ne

nous regardons pas en nous-mêmes, aimons l'unité du corps de l'Église, aimons-nous nous-mêmes en cette unité, les richesses de la charité fraternelle suppléeront le défaut de notre indigence; et ce que nous n'avons pas en nous-mêmes nous le trouverons très-abondamment dans cette unité merveilleuse : *Si amas unitatem, etiam tibi habet quisquis in illa habet aliquid*. Voilà le moyen d'exclure l'envie. *Tolle invidiam, et tuum est quod habeo : tollam invidiam, et meum est quod habes*<sup>1</sup> : « Otez l'envie, ce que j'ai est à vous, ce que vous avez est à moi; tout est à vous par la charité. » Dieu vous donne des grâces extraordinaires; ah! mon frère, je m'en réjouis, j'y veux prendre part avec vous, j'en veux même jouir avec vous dans l'unité du corps de l'Église. L'envie seule nous peut rendre pauvres, parce qu'elle seule nous peut priver de cette sainte communication des biens de l'Église.

Mais si nous avons la consolation de participer aux biens de nos frères, quelle serait notre dureté si nous ne voulions pas ressentir leurs maux? et c'est ici qu'il faut déplorer le misérable état du christianisme. Avons-nous jamais senti que nous sommes les membres d'un corps? Qui de nous a langué avec les malades? qui de nous a pâti avec les faibles? qui de nous a souffert avec les pauvres? Quand je considère, fidèles, les calamités qui nous environnent, la pauvreté, la désolation, le désespoir de tant de familles ruinées, il me semble que de toutes parts il s'élève un cri de misère à l'entour de nous, qui devrait nous fendre le cœur, et qui peut-être ne frappe pas nos oreilles. Car, ô riche superbe et impitoyable! si tu entendais cette voix, pourrait-elle pas obtenir de toi quelque retranchement médiocre des superfluités de ta table? pourrait-elle pas obtenir qu'il y eût quelque peu moins d'or dans ces riches ameublements dans lesquels tu te glorifies? Et tu ne sens pas, misérable, que la cruauté de ton luxe arrache l'âme à cent orphelins, auxquels la Providence divine a assigné la vie sur ce fonds!

Mais peut-être que vous me direz qu'il se fait des charités dans l'Église. Chrétiens, quelles charités! quelques misérables aumônes, faibles et inutiles secours d'une extrême nécessité, que nous répandons d'une main avare, comme une goutte d'eau sur un grand brasier, ou une miette de pain dans la faim extrême. La charité ne donne pas de la sorte : elle donne libéralement; parce qu'elle sent la misère, parce qu'elle s'afflige avec l'affligé, et que soulageant le nécessaire elle-même se sent allégée. C'est ainsi qu'on vivait

<sup>1</sup> In Joan. Tract. xxxii, n° 8, t. iii, part. ii, col. 528.

*Loco mox citato.*

dans ces premiers temps où j'ai tâché aujourd'hui de vous rappeler. Quand on voyait un pauvre en l'Église, tous les fidèles étaient touchés; aussitôt chacun s'accusait soi-même, chacun regardait la misère de ce pauvre membre affligé comme la honte de tout le corps, et comme un reproche sensible de la dureté des particuliers: c'est pourquoi ils mettaient leurs biens en commun, de peur que personne ne fût coupable de l'indigence de l'un de ses frères<sup>1</sup>. Et Ananias ayant méprisé cette loi, que la charité avait imposée, il fut puni exemplairement comme un infâme et comme un voleur, quoiqu'il n'eût retenu que son propre bien: de là vient qu'il est nommé par saint Chrysostôme « le voleur de son propre bien: » *rerum suarum fur*<sup>2</sup>. Tremblons donc, tremblons, chrétiens; et étant imitateurs de son crime, appréhendons aussi son supplice.

Et que l'on ne m'objecte pas que nous ne sommes plus tenus à ces lois, puisque cette communauté ne subsiste plus; car, quelle est la honte de cette parole! sommes-nous encore chrétiens, s'il n'y a plus de communauté entre nous? Les biens ne sont plus en commun, mais il sera toujours véritable que la charité est commune, que la charité est compatissante, que la charité regarde les autres. Les biens ne sont donc plus en commun par une commune possession, mais ils sont encore en commun par la communication de la charité: et la Providence divine, en divisant les richesses aux particuliers, a trouvé ce nouveau secret de les remettre en commun par une autre voie; lorsqu'elle en commet la dispensation à la charité fraternelle, qui regarde toujours l'intérêt des autres.

Tel est l'esprit du christianisme; chrétiens, n'éteignez pas cet esprit: et si tout le monde l'éteint; âmes saintes et religieuses, faites qu'il vive du moins parmi vous. C'est dans vos saintes sociétés que l'on voit encore une image de cette communauté chrétienne que le Saint-Esprit avait opérée: c'est pourquoi vos maisons ressemblent au ciel; et comme la pureté que vous professez vous égale en quelque sorte aux saints anges, de même ce qui unit vos esprits c'est ce qui unit aussi les esprits célestes: c'est-à-dire, un désir ardent de servir votre commun maître: vous n'avez toutes qu'un même intérêt, tout est commun entre vous; et ce mot si froid de mien et de tien, qui a fait naître toutes les querelles et tous les procès, est exclu de votre unité. Que reste-t-il donc maintenant, sinon qu'ayant chassé du milieu de vous la semence des divisions, vous y fassiez régner cet Esprit de paix qui sera le nœud de votre

<sup>1</sup> Act. v, 1 et seqq.

<sup>2</sup> In Act. Apost. Hom. XII, n° 1, t. X, p. 97

concorde, l'appui immuable de votre foi, et le gage de votre immortalité? Amen.

### TROISIÈME SERMON

POUR

#### LE JOUR DE LA PENTECOTE.

PRÊCHÉ DEVANT LA REINE.

Caractère des hommes spirituels que le Saint-Esprit forme aujourd'hui. Esprit de fermeté et de vigueur, nécessaire pour se soutenir dans la vie chrétienne. Combien notre extrême délicatesse est opposée à la fermeté et au courage des premiers chrétiens. Persécution du monde: quelles sont ses maximes et les armes qu'il emploie pour abattre ceux qui lui résistent. D'où vient notre insensibilité pour les maux des autres. Envie et esprit d'intérêt, deux péchés principaux que le Saint-Esprit reprend: leurs funestes suites: remèdes à ces deux défauts.

Cum venerit Paracletus, arguet mundum de peccato.

Quand l'Esprit de vérité viendra, il convaincra le monde de péché. Joan. XVI, 8.

Comme les hommes ingrats ont péché dès le commencement du monde contre Dieu qui les a créés, Dieu aussi les a convaincus de péché dès le commencement du monde. Il a convaincu les pécheurs lorsqu'il a chassé nos premiers parents du paradis de délices; lorsque écoutant la voix du sang d'Abel il a fait errer par tout l'univers le parricide Caïn, toujours fugitif et toujours tremblant; lorsque, par un déluge universel, il a puni une corruption universelle. Dieu a repris les pécheurs d'une manière plus claire et plus convaincante, lorsqu'il a donné sa loi à son peuple par l'entremise de Moïse; et lorsque, dans l'Ancien Testament, il a exercé tant de fois une justice si rigoureuse contre ceux qui ont transgressé une loi si sainte et si juste. Comme les hommes avaient rejeté ce que Dieu avait commandé par la bouche de Moïse et des prophètes; il a enfin envoyé son propre fils, qui est venu en personne, pour condamner les péchés du monde, et par sa doctrine céleste, et par l'exemple de sa vie irréprochable, et par une autorité qui est autant au-dessus de celle de Moïse et des prophètes, que la dignité du fils surpasse la condition des serviteurs. Après que le Père et le Fils avaient condamné les pécheurs, il fallait que le Saint-Esprit vint encore les convaincre; et Jésus-Christ nous enseigne qu'il est descendu en ce jour pour accomplir cet ouvrage: « Quand cet Esprit, dit-il, sera venu, il convaincra le monde de péché. » J'ai dessein de vous expliquer ce qu'a fait aujourd'hui le Saint-Esprit, pour convaincre les pécheurs; quelle est cette façon particulière de reprendre les péchés

qui lui est attribuée dans notre évangile; et de quel châtement sera suivie une conviction si manifeste: mais, pour traiter avec fruit une matière si importante, j'ai besoin des lumières de ce même Esprit, que je vous prie de demander avec moi par l'intercession de la sainte Vierge. Ave.

L'ouvrage du Saint-Esprit, celui que les saintes Écritures lui attribuent en particulier, c'est d'agir secrètement dans nos cœurs, de nous changer au dedans, de nous renouveler dans l'intérieur, et de réformer par ce moyen nos actions extérieures. J'ai dessein de vous faire voir que l'opération du Saint-Esprit dans les apôtres, et dans les premiers chrétiens, convainc le monde de péché: mais comme nous ne connaissons ce qui se passe dans les cœurs, que par les œuvres, et qu'il serait malaisé de vous faire ici le dénombrement de tous les effets de la grâce, je m'attacherais, messieurs, à deux effets principaux que la grâce du Saint-Esprit produit dans les hommes qu'elle renouvelle, et qui ont éclaté principalement après la descente du Saint-Esprit dans les premiers chrétiens et dans l'Église naissante.

Les hommes naturellement se laissent amollir par les plaisirs, ou affaiblir par la crainte et par la douleur: mais ces hommes spirituels que le Saint-Esprit a formés, je veux dire les apôtres, les premiers fidèles; timides auparavant, ils ont abandonné lâchement leur Maître par une fuite honteuse, et le plus hardi de tous a eu la faiblesse de le renier: aujourd'hui que le Saint-Esprit les a revêtus de force, ce sont des hommes nouveaux que ni la crainte ni la douleur, ni les plus dures épreuves, ni la violence des coups, ni l'indignité des affronts ne sont plus capables d'émouvoir, et d'empêcher de rendre à la face de tout l'univers un glorieux témoignage à Jésus-Christ ressuscité. Tel est le premier caractère des hommes spirituels que je dois aujourd'hui vous représenter: ils sont pleins d'un esprit de force, qui triomphe du monde et de sa puissance.

Mais voici un second effet qui n'est pas moins merveilleux: au lieu qu'on voit ordinairement les hommes si attachés à leurs intérêts que, pourvu qu'ils soient à leur aise, ils regardent les maux des autres avec une souveraine tranquillité; les apôtres et les premiers chrétiens, ces créatures nouvelles que le Saint-Esprit a formées, attendris par la charité qu'il a répandue dans les cœurs, ne sont plus « qu'un cœur et qu'une âme, » *cor unum et anima una*<sup>1</sup>: comme il est écrit dans les actes; et touchés des maux qu'endurent

<sup>1</sup> Act. IV, 32

les pauvres, ils ne craignent pas de vendre leurs biens, pour établir parmi eux une communauté bienheureuse. Tels sont les deux caractères dont le Saint-Esprit a marqué les hommes qu'il forme en ce jour. Invincibles, inébranlables, insensibles en quelque sorte à leurs propres maux par l'esprit de force qui les a remplis, sensibles aux maux de leurs frères par les entrailles de la charité fraternelle; ils condamnent notre faiblesse qui ne veut rien souffrir pour l'amour de Dieu, ils convainquent notre dureté qui nous rend insensibles aux maux de nos frères; ainsi, par l'opération du Saint-Esprit, le monde est convaincu de péché. Considérons attentivement cette double conviction; et voyons avant toutes choses notre faiblesse condamnée par cet esprit de force et de fermeté qui paraît dans les apôtres et dans l'Église naissante.

#### PREMIER POINT.

Que l'esprit du christianisme soit un esprit de courage et de force, un esprit de fermeté et de vigueur, nous le comprendrons aisément, si nous considérons que la vie chrétienne est un combat continuel. Double combat, double guerre, comme dans un champ de bataille, pour combattre mille ennemis découverts, et mille ennemis invisibles. Si la vie chrétienne est un combat continuel, donc l'esprit du christianisme est un esprit de force. Persécution au dehors, persécution intérieure: la nature contre la grâce; la chair contre l'esprit; les plaisirs contre le devoir; l'habitude contre la raison; les sens contre la foi; les attraites présents contre l'espérance; l'usage corrompu du monde contre la pureté de la loi de Dieu. « Qui ne sent point ce combat, dit saint Augustin, c'est qu'il est déjà vaincu, c'est qu'il a donné les mains à l'ennemi qui règne sans résistance: » *Si nihil in te alleri resistit, vide totum ubi sit. Si spiritus tuus a carne contra concupiscentem non dissentit, vide ne forte carni mens tota consentiat: vide ne forte ideo non sit bellum, quia pax perversa est*<sup>1</sup>. Qui suit le courant d'un fleuve n'en sent la rapidité que par la force qui l'emporte avec le courant. Pouvons-nous vaincre dans ce combat, sans être revêtus d'un esprit de force? C'est pour cela que le Fils de Dieu, sachant que la force et la fermeté étaient comme le fondement de toute la vie chrétienne, a voulu faire paraître cet esprit avec un si grand éclat dès l'origine du christianisme. Vous allez voir, chrétiens, de quelle sorte cet esprit de force, qui a rempli les apôtres, convainc d'infidélité, et les Juifs, qui n'ont pas cru à leur parole, et les chrétiens qui ont dégénéré de leur fermeté: Arguet

<sup>1</sup> Serm. XXX, n° 4, t. V, col. 152.